

Rayonnement du Cœur Miséricordieux de Jésus

Paroisses de Saint Hippolyte du Fort
N° 30 - Mai 2005

BILLET DU MOIS

En réfléchissant au verbe "**suire**", je me suis rendu compte qu'il a à l'évidence plusieurs sens, mais que tous se rejoignent pour exprimer l'attitude de "celui qui vient après", ou inversement qu'il y a "quelque chose qui précède".

Suivre exige donc l'humilité, la docilité, l'obéissance, ... Mais voilà des mots difficiles aux oreilles des hommes du XXI^e siècle ! Aujourd'hui on préfère parler de choix, de liberté, d'autonomie, ...

Le statut de disciple aujourd'hui semble donc ne pas être très à la mode ! Sans doute l'a-t-on dévalorisé à cause d'une perte du sens de la confiance. L'homme à qui on a menti devient méfiant, et il risque d'en faire une attitude quasi générale. Or suivre quelqu'un implique nécessairement une grande confiance, et disons-le une grande foi. D'ailleurs, la foi ne s'établit-elle pas et ne grandit-elle pas lorsque l'homme sait qu'il peut avoir confiance ?

Père Gilles Michel

LES AMIS DU CŒUR DE JÉSUS Mère Marie-Thérèse de la Croix (1829-1911)

Sophie-Victorine de Gazeau de la Brandanière est née le 29 mai 1829 à la Verrie, petit bourg du sud de la Bretagne. Vers l'âge de 5 ou 6 ans, elle est amenée à la Gaubretière où résident ses parents, berceau de ses ancêtres vendéens. Le village a été ravagé en son temps comme tant d'autres dans cette région par les colonnes infernales de Tureau. Le père de Sophie-Victorine, qui a vécu ces événements à l'âge de dix ans, a servi comme capitaine d'infanterie dans la garde impériale, avant de démissionner en 1830. Trois enfants naîtront de son mariage avec Sophie-Marie de Rangot, tous trois élevés dans les valeurs de cette tradition catholique qui connut tant de martyrs dans sa famille.

A six ans, Sophie-Victorine a déjà son oratoire, et demande à sa mère la permission de se lever plus tôt que ses deux sœurs pour y prier à son aise. En 1838, elle est envoyée dans un pensionnat à Cholet, où elle fait sa première communion (juin 1840). A la rentrée, elle est conduite à Nantes, au pensionnat de l'Adoration où enseigne sa tante paternelle, Sœur de Picpus. Elle s'y révèle une élève studieuse et sage. A partir de l'été 1842, elle revient au logis familial. A 19 ans, elle est terrassée par une attaque de paralysie que rien ne parvient à soigner. Elle en est guérie miraculeusement au cours d'un Office, juste avant la communion, le 1^o août. Elle s'ouvre alors de sa vocation religieuse à sa mère. Mais ce n'est qu'après la mort de son père en 1850, alors qu'elle atteint sa majorité, que l'autorisation lui est enfin accordée. Elle demeure un an au Noviciat des Sœurs de la Sagesse à Saint-Laurent, qu'elle doit quitter pour raison de santé, et va se reposer chez une amie de la famille, avant d'être accueillie chez son oncle maternel, Alexandre de Rangot. Elle reste dix ans auprès de lui, jusqu'à son décès en 1864, toujours dévouée auprès des malades, préparant les enfants à leur première communion, aidant à l'entretien de l'église. Durant les huit années qui suivent, elle fait d'incessants va-et-vient entre la Gaubretière, Nantes et Angers, pour consulter des médecins qui pourraient la soigner des maux qu'elle endure sans interruption. Cela n'ôte rien à sa patience, à sa douceur, dont elle fait preuve en toutes circonstances. Elle s'affilie à cette époque au Tiers-Ordre Franciscain à Angers. Le 12 août 1872, elle

et guérie miraculeusement au cours d'un pèlerinage à Notre-Dame du Chêne. « *O Marie, ô ma Mère, comment vous exprimer ma reconnaissance ? Que va devenir maintenant cette vie, cette santé que vous me donnez ? Est-elle à moi ? Je n'en puis disposer que pour vous... et pour me consacrer toute à Dieu.* » Et elle place sa consécration sous la bannière de Saint François. « *Bonne Mère, quand vous m'aurez fait connaître sûrement ce que votre divin Fils demande de sa pauvre créature, je l'accomplirai, cette sainte volonté, coûte que coûte. Je suis décidée, avec sa grâce, à faire tous les sacrifices.* »

Durant trois ans, elle est en butte aux contradictions, retardée dans son projet par son confesseur, auquel elle reste soumise. « *En obéissant, je ne me tromperai pas.* » Enfin à l'automne 1874, suite à sa rencontre avec le P. Pacifique de Saint-Pal, toutes les barrières tombent d'un coup. Elle obtient l'accord de son curé, puis de l'évêque, pour revêtir l'habit franciscain. « *Je vous bénis de tout cœur, vous et votre œuvre, lui dit peu avant de mourir le curé de la Gaubretière : c'est l'œuvre du Cœur de Jésus. Continuez, continuez : ce divin Cœur la bénit du haut du ciel...* »

Le 8 novembre 1875, lors d'un pèlerinage à Rome, elle revêt pour la première fois cet habit franciscain, robe grise et voile noir, qui sera l'habit de la Congrégation nouvelle qu'elle va bientôt fonder, et devient Sœur Marie-Thérèse de la Croix. Elle reçoit avant son départ de Rome la bénédiction de Pie IX, sur cette œuvre fondée "pour le soin des malades et l'adoption des orphelins". De retour en France, elle s'abandonne tout entière au Cœur de Jésus : « *Vous le savez, ô divin Cœur, mon plus grand désir est de travailler pour votre gloire. O Dieu de mon cœur, soyez tout, et que je ne sois rien.* »

Après deux années passées au village natal, elle se rend à Nantes, répondant à l'invitation de Mgr Lecoq, son nouvel évêque. Elle y parvient le 18 décembre 1877, avec deux postulantes. Ce sera le berceau de son œuvre. Elle prononce ses vœux perpétuels le 21 juin 1878, et la communauté s'enrichit bientôt de neuf nouvelles recrues. Mère Marie Thérèse fixe les premières règles de la communauté, guidée par le P. Benoît-Joseph, des Frères Mineurs Capucins. De septembre 1880 au 1^o mars 1887, la communauté occupe le Petit Séminaire de Nantes, et augmente régulièrement. Les Sœurs sont une trentaine en 1883. Le 1^o mars 1887, la communauté est transférée dans la banlieue de Nantes, dans une villa de Chantenay, qui devient le monastère de Notre-Dame du Chêne. La chapelle est bénie solennellement le 6 mai 1889. Les sœurs sont alors une centaine. Les Constitutions sont approuvées par l'évêque le 22 novembre 1890, et donnent leur nom définitif à la Congrégation qui se propose particulièrement de "*réparer les outrages et els ingrattitudes dont Notre-Seigneur est l'objet ; de là le nom des Sœurs : Franciscaines Oblates du Sacré-Cœur de Jésus. Leur œuvre de prédilection sera le soin des malades.*"

Mère Marie-Thérèse prend en charge le Noviciat. « *Au regard du maître que vous servez, il n'y a pas de petits emplois ni d'actes vulgaires. Ils sont tous grands, ils seront tous nobles, si vous y faites passer un courant de foi.* » Les vocations affluent. De 1881 à 1902, douze maisons seront fondées à travers la France. Toutes les religieuses parlent de sa patience, de son esprit d'abnégation, de sa douceur, mais aussi de sa fermeté pour toutes les questions touchant au respect de la Règle.

La promulgation de la loi du 1^o juillet 1901 la bouleverse profondément, et l'ébranle physiquement. Perturbations nerveuses, paralysie partielle... Elle se voit contrainte de démissionner de sa charge le 15 mars 1902. Le 20 mai, elle quitte Chantenay pour finir ses jours "*en exil*" à Pornichet, et elle fait de sa retraite un temps de prière et d'expiation, pour tout le mal qui se commet en ce début de siècle contre la religion : « *Prier, souffrir, aimer, voilà ma devise.* » « *On ne manque pas d'âmes qui aspirent aux délices du Thabor ; mais qu'il y en a peu à s'engager résolument sur la route du Calvaire ! Faites, ô mon Dieu, que je ne sois pas de ces pusillanimes qui ont peur de la croix.* » Elle accomplit encore deux pèlerinages. Le premier à Lourdes en août 1902, où elle prie beaucoup, autant pour ses Oblates que pour la France meurtrie ; à son retour, elle dit en confidence : « *Maintenant je puis mourir tranquille : je suis préparée.* » Le second pèlerinage la mènera sur les terres du B. Grignon de Montfort, à Pontchâteau. Elle vit avec patience et amour ces dernières années de souffrance, puisant ses forces dans l'Eucharistie. Elle rend son âme à Dieu le 18 juillet 1911.

MEDITATION

"Si quelqu'un veut me suivre..."

« Tu marcheras à la suite du Seigneur ton Dieu et tu lui seras attaché. »
Dt 13, 4

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. »
Mt 16, 24 - Marc 8, 34 - Luc 9, 23

Quoi de plus doux, frères très chers, que cette voix du Seigneur qui nous invite. Voici que le Seigneur lui-même en sa tendresse nous montre le chemin de la vie.

Saint Benoît (480-547), *Règle*.

Avec toutes les forces réunies de notre âme, marchons sur les pas de Jésus-Christ ; exprimons-le dans notre esprit, en pensant de toutes choses comme lui ; dans notre cœur, en conformant nos sentiments aux siens ; dans notre conduite, en agissant avec lui et comme lui.

Jean-Baptiste Saint-Jure (1588-1657), *Le Livre des Elus*, chap. III.

Quitter l'étroite et fastidieuse prison de l'habitude, pour prendre une vie large et puissante, toujours renouvelée en Dieu ; fuir l'atmosphère éteinte, l'air enfermé de l'égoïsme où nous languissions et dormions, où le sang ne s'animait plus ; rencontrer tout à coup la lumière et l'air libre, l'air vaste, l'air pénétrant, la lumière vivifiante et sans bornes, et en boire les inspirations ; recevoir des pensées qu'on n'a pas calculées, qui naissent en nous comme sous la parole d'un plus sage ; sentir des émotions qu'on ne pouvait pas attendre, qui touchent et qui saisissent, et qui font tressaillir, comme la main d'un ami posée sur notre main au moment du réveil ; sentir qu'on n'est plus seul, qu'un autre est avec nous, qu'un être plus puissant nous guide de près en nous touchant, comme l'ange qui guide un enfant par la main : tel est, au sein du sacrifice, l'état de l'âme qui meurt à sa vie propre, pour vivre en Dieu.

P. Alphonse Gratry (1805-1872), *La Connaissance de l'âme*, t.II, ch.1.

Je m'en vais maintenant vous parler d'une croix, grâce à laquelle celui qui la prendra sur lui, cette croix-là, deviendra le meilleur homme sur terre ; aucun fléau ne pourra jamais lui nuire, et rien au monde ne pourra lui faire tort ; il n'ira jamais non plus au purgatoire. Et il n'est pas question de souffrances excessives ; car nous en sommes malheureusement arrivés à ce point que personne ne se croit plus capable de grandes souffrances : les gens sont faibles, et malheureusement le zèle et l'ardeur qui existaient autrefois sont refroidis et éteints, et personne ne veut plus rien qui coûte. Si donc nous pouvions trouver une pratique qui ne soit pénible à personne, nous pourrions la proposer et sans doute l'un ou l'autre consentirait-il à l'observer et à la suivre ; car trop de gens s'aiment eux-mêmes. [...] Pour ce que je veux dire, personne n'est trop faible, ni trop vieux, ni trop expérimenté, à savoir : pour prendre sur lui cette noble croix. [...]

Mes enfants, il ne peut en être autrement, quoi qu'on fasse ; l'homme doit porter une croix, du moment qu'il désire devenir un homme bon et parvenir à Dieu. Il faut alors toujours qu'il souffre, il faut qu'il soit chargé d'une croix quelconque ; s'il se dérobe à l'une, il lui en échoira une autre. Il n'est pas encore né, l'homme dont la belle parole parviendrait à te convaincre que tu ne dois pas toujours souffrir. Fuis où tu veux, fais ce que tu veux, il pourra se faire que Dieu pendant un temps place sous ta croix ses adorables épaules et t'aide à porter ton fardeau par son bout le plus lourd ; et alors l'homme se sent si libre et si léger, qu'il ne lui semble pas qu'il ait quelque souffrance à supporter, ni qu'il ait jamais souffert : il n'a plus conscience alors d'aucune souffrance. Mais dès que Dieu se dégage du fardeau, ce fardeau reste à l'homme avec toute sa pesée, toute son amertume, qui paraissent intolérables. Ce

fardeau, le Christ l'a porté d'abord sous sa forme la plus pénible et de la façon la plus douloureuse ; et, après lui, l'ont porté tous ceux qui ont été ses amis, les plus chers. [...]

Puissions-nous être attirés par la sainte Croix, que nous portions tous notre croix avec amour et allégresse. Qu'à cela Dieu nous aide !

Jean Tauler (v.1300-1361), Sermon n°60, in *Sermons*, Paris, Le Cerf, 1991.

Dans le chemin de la croix, il n'y a que le premier pas qui coûte. C'est la crainte des croix notre plus grande croix...

Les gens du monde se désolent quand ils ont des croix, et les bons chrétiens se désolent quand ils n'en ont pas. Le chrétien vit au milieu des croix comme le poisson vit dans l'eau...

Si Dieu nous envoie des croix nous nous rebutons, nous nous plaignons, nous murmurons, nous sommes si ennemis de tout ce qui nous contrarie, que nous voudrions toujours être dans une boîte de coton ; c'est dans une boîte d'épines qu'il faudrait nous mettre.

C'est par la croix que l'on va au ciel. Les maladies, les tentations, les peines, sont autant de croix qui nous conduisent au ciel. Tout cela sera bientôt passé. Voyez les saints qui sont arrivés avant nous. Dieu ne nous demande pas le martyre du corps, il nous demande seulement le martyre du cœur et de la volonté. Notre Seigneur est notre modèle ; prenons notre croix et suivons-le.

Saint Curé d'Ars (1786-1859), *Catéchisme*.

Ne désirez pas les croix, sinon à mesure que vous aurez bien supporté celles qui se seront présentées ; car c'est un abus de désirer le martyre et n'avoir pas le courage de supporter une injure.

Saint François de Sales (1567-1622), *Introduction à la vie dévote*, III-37.

N'allez point au-devant des croix : vous en chercheriez peut-être que Dieu ne voudrait pas vous donner, et qui seraient incompatibles avec ses desseins sur vous. Mais embrassez sans hésiter toutes celles que sa main vous présentera en chaque moment. Il y a une providence pour les croix, comme pour les choses nécessaires à la vie. C'est le pain quotidien qui nourrit l'âme, et que Dieu ne manque jamais de nous distribuer.

Fénelon (1651-1715), *Instructions et avis*, VI, 79.

Il y en a beaucoup qui désirent le céleste royaume de Jésus, mais peu consentent à porter sa Croix.

Beaucoup souhaitent ses consolations, mais peu aiment ses souffrances.

Il trouve beaucoup de compagnons de sa table, mais peu de son abstinence.

Tous veulent partager sa joie, mais peu veulent souffrir quelque chose pour lui.

Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa Passion.

Plusieurs admirent ses miracles, mais peu goûtent l'ignominie de sa Croix.

Imitation de Jésus-Christ, L. II, chap. XI.

Si le divin Maître exige, en cet endroit, que ses disciples renoncent à eux-mêmes et qu'ils portent la croix à sa suite, ailleurs il s'engage et avec serment, à leur donner, par un miracle de sa toute puissance, *outré la vie éternelle, le centuple, dès ici-bas* (Mt. 19,29), de toutes les choses auxquelles ils renonceront pour lui plaire. De plus, il promet d'adoucir le fardeau de sa croix jusqu'à le rendre léger ; car il ne se borne point à affirmer *que son joug est doux*, il ajoute que *son fardeau même est léger* (Mt 11,30). Si donc nous n'expérimentons pas la douceur du joug de Jésus, ni l'allègement du fardeau de la croix qu'il nous impose, c'est nécessairement parce que nous n'avons pas encore bien fait abnégation de notre volonté, que nous n'avons pas complètement renoncé à toutes nos vues humaines, pour ne plus apprécier les choses que par la lumière de la foi.

J.-B. Saint-Jure (1588-1657), *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu*.

L'effort humain, jusqu'en ses domaines inexactement appelés profanes, doit prendre, dans la vie chrétienne, la place d'une opération sainte et unissante. Il est la collaboration, tremblante d'amour, que nous prêtons aux mains divines occupées à nous parer et à nous préparer (nous et le Monde) pour l'union finale à travers le sacrifice...

Vers les sommets, embrumés pour nos yeux humains, où nous convie le Crucifix, nous nous élevons par un sentier qui est la voie du Progrès universel. La voie royale de la Croix, c'est tout justement le chemin de l'effort humain, surnaturellement rectifié et prolongé.

Pour le Chrétien, il n'est pas question de s'évanouir dans l'ombre, mais de monter dans la lumière, de la Croix.

Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), *Le Milieu Divin*, Concl. 1 et 2.

Si, faisant le bien, vous supportez la souffrance, c'est une grâce auprès de Dieu. Or, c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces.

1 P 2, 20-21

Par cette phrase, il semble que, pour l'apôtre Pierre, le Christ a souffert seulement pour ceux qui suivent ses traces, que la passion du Christ ne sert à rien, sinon à ceux qui suivent ses traces. En effet, les saints martyrs l'ont suivi jusqu'à répandre leur sang, jusqu'à imiter sa passion ; les martyrs l'ont suivi, mais ils ne sont pas les seuls. Après leur passage, le pont n'a pas été coupé ; après qu'ils ont bu, la source n'a pas tari. [...]

Le jardin du Seigneur, mes frères, ce jardin a toutes sortes de fleurs : non seulement les roses des martyrs, mais aussi les lis des vierges, le lierre des gens mariés, les violettes des veuves. Absolument aucune catégorie de gens, mes bien-aimés, ne doit désespérer de sa vocation : c'est pour tous que le Seigneur a souffert. C'est très véritablement qu'il est écrit de lui : *Il veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à connaître pleinement la vérité.*

Il faut donc comprendre comment, en dehors de l'effusion du sang et du risque de subir la passion, le chrétien doit suivre le Christ. L'Apôtre dit, au sujet du Christ Seigneur : *Lui, qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu. Quelle majesté ! Mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur, devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement. Quel abaissement !*

Le Christ s'est abaissé : voilà, chrétien, ce qui est à ta disposition. *Le Christ s'est fait obéissant.* Alors pourquoi es-tu orgueilleux ? [...] Ensuite, après être allé jusqu'au bout de cet abaissement et avoir terrassé la mort, le Christ est monté au ciel : suivons-le. Écoutons l'Apôtre qui nous dit : *Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu.*

Saint Augustin (354-430), *Homélie* pour la fête de saint Laurent, martyr.

Pourquoi donc craignez-vous de porter la Croix, par laquelle on arrive au ciel ?

Dans la Croix est le salut, dans la Croix la vie, dans la Croix la protection contre nos ennemis.

C'est de la Croix que découlent les suavités célestes.

Dans la Croix est la force de l'âme, dans la Croix la joie de l'esprit, la consommation de la vertu, la perfection de la sainteté.

Imitation de Jésus-Christ, L. II, chap. XII.

Oui, cherchez à imiter Dieu, comme des enfants bien-aimés, et suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est livré pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur.

Ephésiens 5, 1-2

Demande-toi en toute chose : "Qu'aurait fait Notre Seigneur ?" et fais-le. C'est ta seule règle, mais c'est ta règle absolue.

Charles de Foucauld (1858-1916), *Notes spirituelles détachées*.

MEDITATIONS

Cheminer avec le Christ

J'ai fait un rêve, la nuit de Noël.
Je cheminai sur la plage, côte à côte avec le Seigneur.
Nos pas se dessinaient sur le sable en laissant une double empreinte, la mienne et celle du Seigneur.
L'idée me vint, c'était en songe, que chacun de nos pas représentait un jour de ma vie.
Je me suis arrêté pour regarder en arrière.
J'ai vu toutes ces traces qui se perdaient au loin.
Mais je remarquai qu'en certains endroits, au lieu de deux empreintes, il n'y en avait qu'une.
J'ai revu le film de ma vie. Ô surprise !
Les lieux à l'empreinte unique correspondaient aux jours les plus sombres de mon existence.
Jours d'angoisse ou de mauvais vouloir,
Jours d'égoïsme ou de mauvaise humeur,
Jours d'épreuve et de doute,
Jours intenable...
Jours où moi aussi j'avais été intenable.
Alors me tournant vers le Seigneur,
J'osai lui faire des reproches :
"Tu nous avais pourtant promis d'être avec nous tous les jours !
Pourquoi n'as-tu pas tenu ta promesse ?
Pourquoi m'avoir laissé seul aux pires moments de ma vie ?
Aux jours où j'avais le plus besoin de Ta présence ?"
Mais le Seigneur m'a répondu :
"Mon ami, les jours où tu ne vois qu'une trace de pas sur le sable, ce sont les jours où je t'ai porté !"

Adémar de Barros (1901-1969), poète brésilien.

Si tu es unifié, tu seras unifiant ;
si tu es pacifié, tu seras pacifiant.
Aime-toi humblement et fièrement de l'amour dont Dieu t'aime,
et à partir de là, aime ton prochain comme toi-même.
Aime-toi jusqu'à l'oubli de toi.
Il y a l'amour qui reçoit, l'amour qui partage, l'amour qui donne,
l'amour qui se donne et enfin l'amour qui s'immole.
Dieu t'attend jusque là.
Si tu peux dire un jour que tu ne te recherches plus,
tu mèneras la vie la plus heureuse que l'on puisse voir
et l'amour de Dieu à travers toi transparaîtra.

Frère Pierre-Marie Delfieux, Fraternités monastiques de Jérusalem, extrait du *Livre de Vie*, Le Cerf.

GROUPE PAROISSIAL DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Vendredi 3 Juin : Fête du Cœur de Jésus !

Notre prochaine réunion est prévue le jeudi 2 juin 2005 à 20h30 à l'Espérance.
Pour toute question concernant le Groupe paroissial du Sacré-Cœur, ou les informations à faire paraître dans ce bulletin, contacter :

Père Gilles Michel : XX.XX.XX.XX.XX - Jean-Claude Prieto : 04.66.77.19.51